

Jake Fersztand est né en 1931 à Kozienice en Pologne. Dès 1940, la famille Fersztand a été enfermée dans le ghetto du lieu, puis déportée au camp de concentration de Skarzysko. Après deux ans, il a été déplacé à Tschienstochau (Czestochowa) avec sa sœur et sa mère, qui ont été contraintes à des travaux d'esclave dans la fabrique de munition «Hasag». En 1944, Jake a été déporté à Buchenwald, puis à Theresienstadt, où il a été libéré par l'Armée rouge le 6 mai 1945. En août 1945, il a été emmené en Angleterre, avec un groupe d'enfants et d'adolescents.

Une enfance volée

JAKE FERSZTAND

Mémoires de survivants de l'Holocauste



JAKE FERSZTAND

Une enfance volée

JAKE FERSZTAND

Une enfance volée

## SÉRIE « MÉMOIRES DE SURVIVANTS DE L'HOLOCAUSTE »

- 1 NINA WEILOVÁ, Auschwitz, Matricule 71978
- 2 ERNST BRENNER, J'ai survécu à Theresienstadt
- 3 PETER LEBOVIC, Souvenirs de la plus longue année de ma vie
- 4 JAKE FERSZTAND, Enfance volée\*
- 5 SIGMUND BAUMÖHL, Souvenirs d'enfance\*
- 6 GÁBOR HIRSCH, De Békéscsaba à Auschwitz et retour
- 7 GÁBOR NYIRÖ, Le fardeau des souvenirs
- 8 IVAN LEFKOVITS, Bergen-Belsen, achevé – inachevé
- 9 ARNOST SCHLESINGER, Une jeunesse privée de liberté
- 10 HANA ET HANUŠ AREND, Témoignages de deux  
rescapés pragois de l'Holocauste
- 11 ANDREAS SÀS, Et alors, j'ai commencé à raconter
- 12 KLAUS APPEL, Un matin, ils étaient tous partis\*
- 13 FABIAN GERSON, «... sans un adieu!»\*
- 14 ANDRÉ SIRTES, En chemin
- 15 CHRISTA MARKOVITS, «J'ai toujours eu de la chance»  
EVA ALPAR, Un destin de rescapée à Budapest\*

\* Volumes publiés en juin 2017. Les autres volumes seront publiés en novembre 2017.  
Tous les volumes seront disponibles en format pdf sur le site Internet du DFAE.

## IMPRESSUM

*Edition originale de la série*

«Memoiren von Holocaust-Überlebenden», 2009 – 2014

*Publiée avec le soutien de*

Département fédéral des affaires étrangères (DFAE), Kontaktstelle für Überlebende des Holocaust,  
Schule für Gestaltung, Conférence suisse des directeurs cantonaux de l'instruction publique,  
Université de Bâle.

© Ivan Lefkovits

*Version française de la série publiée avec le soutien de*

Département fédéral des affaires étrangères (DFAE), Kontaktstelle für Überlebende des Holocaust,  
Schule für Gestaltung.



*Lectorat et éditeurs responsables de la version française*

Ivan Lefkovits et François Wisard

*Zusammenfassung & Summary (à partir du français)*

Caterina Abbati

*Mise en page*

Christine Jungo, Martin Sommer

*Impression*

Digitaldruck Buysite AG

© Pour la série «Mémoires de survivants de l'Holocauste»

Ivan Lefkovits

SOMMAIRE

Volume 4 de la série «Memoires de survivants de l'Holocauste»

*Auteur*

Jake Fersztand

*Photos*

Jake Fersztand

*Titre original*

Eine gestohlene Kindheit (2010)

*Traduction: classe d'allemand, option spécifique, de 4<sup>e</sup> année de M. Pierre Bickel, au Collège Madame de Staël, à Carouge, Genève (2016)*

Alessandra Arizzi	Matthieu Ehlers	Benoît Moullet
Renat Arjantsev	Eugénie Fourrier	Elodie Müller
Cédric Barbuzzi	Mathilde Genoud	Florian Schneider
Alexane De Kalbermatten	Alix Jornot	Théo Tonossi
Gaétan Ducrest	Sofia Monteiro Oliveira	Yves Zumbach

*Lectorat*

Chantal Andenmatten, Martine Berset, François Wisard

*Premier tirage*

2017

Préface	7
<hr/>	
Première Partie – Souvenirs (1932–1945)	8
<hr/>	
La paroisse Thomas de Bâle	8
Le souvenir de l'horrible famine	8
Pelures de pommes de terre	10
L'exposé comme moyen de souvenir	10
Je m'appelle Fersztand, avec un f	13
Nous étions cachés dans une ferme	14
Marquage des Juifs en Pologne	15
Mon père fut tabassé	17
Un ghetto fut construit à Koziénice	18
Les «soi-disant camps de travail» en dehors du ghetto de Koziénice	20
En route en camion pour Skarzysko avec ma mère et ma sœur	21
Obersturmbannführer Kinnemann	23
Obersturmbannführer Bartenschlager	24
J'ai contracté le typhus	25
Fabrique de munitions de Tschénstochau	26
Place d'appel	27
Buchenwald	28
Dernière sélection à Buchenwald	29
Theresienstadt et puis la libération	33

Deuxième partie – Nouvelle époque	34
<hr/>	
Les «Boys»	34
Docteur Groak de Prague	34
732 garçons et filles	35
Un morceau d'histoire	36
Structural engineer 1956	40
Amis et finalement une photo d'Erika et de moi	41
<hr/>	
Zusammenfassung/Summary	43

## PRÉFACE

Surpasser la haine que j'avais à l'encontre des coupables fut un processus long et douloureux. Quand aujourd'hui je parle de l'Holocauste, je le fais sans rancœur, ni sentiment de vengeance. Je le fais uniquement dans le but que la vérité ne soit pas oubliée, et avant tout afin que les jeunes ne tombent pas dans la tentation de nier cette horreur. En tant que l'un des nombreux témoins je veux contribuer à ce que nous, les Juifs, et tout autre être humain, n'ayons pas à endurer à l'avenir une telle souffrance.

## PREMIÈRE PARTIE – SOUVENIRS (1932–1945)

## LA PAROISSE THOMAS DE BÂLE

Il y a de nombreuses années, j'ai raconté mon histoire lors d'une conférence à la paroisse Thomas de Bâle. Ce texte est une transcription de l'exposé que j'y ai fait. J'aurais pu réécrire ma biographie mais je pense que ce que j'ai dit autrefois est toujours valable et peut être conservé. Depuis cette période – la conférence a eu lieu le 21 novembre 1997 – 12 années se sont écoulées et les circonstances dans lesquelles s'était tenu cette conférence (les discussions dans les médias sur les comptes en déshérence et les demandes pour des polices d'assurance non honorées) qui rythmaient autrefois la société ont changé et n'ont peut-être aujourd'hui plus tout à fait le même sens.

## LE SOUVENIR DE L'HORRIBLE FAMINE

J'aimerais restituer certaines expériences que je n'avais pas mentionnées jusqu'à maintenant. Mes pensées me ramènent dans le camp de concentration et de travail forcé de Skarzysko-Kamienne en Pologne, où les détenus travaillaient comme des esclaves dans les fabriques de munitions.

Des Polonais chrétiens venaient aussi travailler à l'usine tous les jours et avaient quelques contacts avec les Juifs, qui travaillaient comme des esclaves et parlaient le polonais. Bien qu'il leur était interdit de parler aux sous-hommes juifs, nous échangeions quelques paroles. Certains d'entre nous, qui avaient pu faire entrer dans le camp quelques affaires de valeur malgré les contrôles, essayaient de les échanger contre de la nourriture. Nous avons été menacés d'être fusillés si nous cachions quelque chose, alors j'ai dit: «J'ai peut-être quelques chose, mais je n'en suis pas sûr». Ils ont alors cherché jusqu'à ce qu'ils trouvent les objets de valeur que ma mère avait cachés dans l'ourlet de mon manteau. Après cela nous n'avions



Père Moses Fersztand (carte de Nouvel an juive).

plus rien à échanger avec les Polonais et étions astreints à notre ration, insuffisante. Un soir, alors que nous étions particulièrement affamés, ma mère nous a sortis du baraquement et amenés, ma petite sœur et moi, dans un coin reculé du camp. Elle alluma un feu, sortit des haricots d'une cachette et les cuisit. C'était, pour l'époque, un vrai repas de fête. Quand nous revînmes à nos baraquements, nos voisins de couche avaient remarqué que leurs haricots avaient disparu et ils accusèrent ma mère de les avoir volés. Cet incident repasse encore et encore dans ma tête depuis des années et, quand je repense à ma mère se défendant devant ces accusations et supportant cette honte, je suis toujours au bord des larmes. C'était un autre temps. Quelle mère ne ferait pas la même chose pour ses enfants affamés?

#### PELURES DE POMMES DE TERRE

Je me souviens de la faim constante de cette époque. Dénicher quelques pelures de pommes de terre était une véritable chance. En obtenir une pourrie – voire seulement les épluchures – de la cuisine où les repas pour l'équipe de surveillance allemande et ukrainienne étaient préparés était devenu un rêve pour moi. Ces souvenirs sont restés très vivants durant les années opulentes après la Shoah. Je travaillais volontiers à la cuisine et mangeais avec plaisir des pommes de terre. Les pelures qui s'accumulaient dans l'évier me rappelèrent ces jours et je me disais qu'alors, elles auraient constitué un délicieux repas; elles auraient peut-être pu sauver la vie de bien des hommes. La vie serait vraiment horrible si on ne pouvait pas de temps en temps enfouir ces événements. On ne peut jamais les oublier.

#### L'EXPOSÉ COMME MOYEN DE SOUVENIR

La raison pour laquelle je désire transmettre mes expériences réside dans le fait qu'aujourd'hui, cinquante ans après cette catastrophe (transcrites en 1997), certains nient la tragédie humaine d'autrefois.



Père Moses Fersztand, le pharmacien Halputter, mère Helen Fersztand (en haut enfants de la lointaine parenté).

Les nombreuses discussions dans les médias sur des biens en déshérence et l'or des morts laissent à nouveau apparaître à la surface un antisémitisme latent. La souffrance humaine cachée là-dedans est complètement refoulée et masquée. Un représentant de l'élite politique a même affirmé, que «les soi-disant victimes de l'Holocauste sont déjà toutes mortes, elles n'existent plus». Le mot «soi-disant» en dit long.

En 1995, nous avons fondé à Zurich un point de contact pour les survivants de l'Holocauste. Plus de 100 personnes de toute la Suisse se sont annoncées. Assurément davantage de compagnons du destin sont encore



Grands-parents  
Avrom et Chava  
Fersztand.

en vie. Ce sont souvent des personnes qui ne veulent ou ne peuvent se projeter dans le passé. Pour moi, c'est plus simple car je faisais partie d'un groupe constitué initialement de 732 enfants et jeunes gens, qui ont été amenés du camp de concentration de Theresienstadt en Angleterre, en août 1945, par le comité juif des réfugiés. En dépit de toutes les adversités, je vis et espère rester ici assez longtemps, afin de pouvoir raconter à ceux que cela intéresse l'histoire personnelle que j'ai vécue pendant la Shoah.

Les mesures de sécurité énormes que les autorités bâloises ont mises en place en vue du centenaire du premier congrès sioniste d'août de cette an-



Grands-parents Aaron et Frieda Bendler avec mère Hellen, tante Salka et oncle Srulek.

née (1997) étaient ici, à Bâle, nécessaires. Mais pas uniquement ici, à Calcutta aussi, ceux qui étaient en deuil et qui souhaitaient rendre un dernier hommage à Mère Theresa dans l'église Thomas furent soumis à des contrôles électroniques afin d'empêcher quelque malheur. L'attentat de cette année (17.11.1997) à Louxor, qui causa la mort d'innocents – parmi lesquels beaucoup de Suisses – nous a bien montré la douleur que peut causer la perte d'un proche aimé.

Nous qui avons eu la chance de survivre à la Shoah souffrons particulièrement de devenir quelques dizaines d'années plus tard à nouveau témoin d'autant de haine. Je raconte mon histoire car j'espère qu'elle agira contre l'oubli et contre la haine constante.

#### JE M'APPELLE FERSZTAND, AVEC UN F

Je m'appelle Fersztand, écrit avec un F, je suis né en Pologne dans une petite ville nommée Kozenice, qui se situe à environ 80 kilomètres au sud



de Varsovie. 20 000 personnes habitaient à Koziénice. J'estime que la moitié de la population était juive, comme c'était le cas autrefois dans beaucoup de villes polonaises. Parmi les 35 millions d'habitants de la Pologne d'autrefois, 3,5 millions étaient Juifs. J'ai grandi paisiblement jusqu'à mes 8 ans dans une famille juive avec mes parents et une sœur de 4 ans ma cadette. Mon père était à la tête d'un bureau de conseil, qui était un mélange d'étude d'avocats, de fiduciaire et de simple bureau d'écriture. Les paysans qui ne savaient ni lire, ni écrire, pouvaient y faire régler leur correspondance avec les autorités et les autres affaires à caractère juridique. Ma mère était sage-femme.

Si on ose parler de cette époque-là, on devrait parler des millions de destins. On devrait parler de tous ceux qui sont morts, mais aussi de tous ceux qui ont survécu et pour qui le poids de la survie pèse. Les survivants avaient souvent mauvaise conscience, parce qu'ils avaient eu la «permission» de survivre. Un homme de plus de 70 ans m'a dit il y a peu: «Ma sœur avait 3 ans à l'époque, pourquoi devait-elle mourir et moi survivre?». Les cauchemars de cette époque ne se sont atténués qu'après beaucoup d'années. Mais je ne les oublierai jamais tout à fait. Je ne peux naturellement pas parler de tous les destins, même pas de ceux de ma propre famille, de mes grands-parents, de mes tantes, oncles, cousins et cousines ou de nos amis. Ma mère avait une sœur et un frère, tous deux avec une famille, tous furent assassinés. Mon père avait sept ou huit frères et sœurs, parmi lesquels la plupart avaient leur propre famille. A part trois frères et sœurs, qui avaient quitté la Pologne plus tôt, tous furent assassinés.

#### NOUS ÉTIIONS CACHÉS DANS UNE FERME

---

Par le bouche-à-oreille, je sais que le transport par lequel fut déporté mon père était accompagné par des policiers allemands et polonais. Les policiers polonais, qui connaissaient mon père à travers ses activités professionnelles, l'encouragèrent de se soustraire à ce transport. Il avait cepen-

dant peur d'être tué sur place, car il était déjà détruit physiquement et psychologiquement par les SS.

Ainsi il fut embarqué, probablement vers Treblinka. Je ne sais pas de manière détaillée ce qu'il s'est passé autrefois, parce que ma sœur et moi étions cachés dans une ferme et que plus tard ma mère n'a pas pu parler de cet évènement. Tous les souvenirs courent dans ma tête comme un film, mais pas chronologiquement. Parfois une chose me vient à l'esprit, parfois une autre. Je tenterai ici de décrire mes expériences de la manière la plus cohérente possible.

Je me souviens, que quelques temps avant la guerre mes parents étaient assis, comme collés à la radio pour s'informer des évènements récents en Allemagne. On a entendu Adolf Hitler et ses sbires à la radio. Ce qu'ils énonçaient était tiré du livre d'Hitler «Mein Kampf» et d'autres écrits polémiques déjà connus, dirigés contre les Juifs. Mais qui voulait sérieusement croire à cela? «Les Allemands, le peuple le plus civilisé au cœur de l'Europe», j'entendais souvent mes parents dire cela, «c'est absurde, justement eux ne laisseront pas ceci se produire». Mon père disait: «Les Allemands étaient bons avec les Juifs lors de la Première Guerre Mondiale. Non, tout ceci est incroyablement exagéré – impossible!»

Je me souviens encore du jour, où la Seconde Guerre mondiale a commencé. Nous étions en vacances. Mon oncle est venu me chercher ce premier septembre 1939 de la maison de vacances louée pour me ramener à la maison. Je ne me souviens pas d'autres détails de ce jour-là. Il me reste en mémoire le fait que mon oncle m'a porté très longtemps sur ses épaules sur le chemin du retour.

#### MARQUAGE DES JUIFS EN POLOGNE

---

Je me rappelle du bombardement de notre petite ville. Nous nous étions rassemblés dans une maison avec quelques autres familles juives parce que nous avions cru que là-bas, aucune bombe allemande ne tomberait. Lorsque la petite ville fut bombardée, certains pleurèrent et crièrent «She-

ma Israël, c'était ma maison». Outre Varsovie, toute la Pologne est tombée aux mains des Allemands en une semaine, et très vite, nous, Juifs, avons pris connaissance que toutes les menaces d'Allemagne avaient commencé à devenir réalité. Voici quelques exemples:

- Un des premiers ordres des Allemands fut dès le 24 octobre 1939 le marquage des Juifs en Pologne, à Wloclawek. Les Juifs furent forcés à porter l'étoile jaune avec l'inscription «JUDE».
- Deux jours plus tard, le 26 octobre 1939, l'ordre de forcer tous les Juifs au travail fut donné dans tout le «Gouvernement général».
- Le 23 novembre 1939 l'ordre du port de l'étoile jaune ou du brassard avec une étoile jaune dans toute la Pologne fut ordonné par Hans Frank, le gouverneur général d'Hitler.
- Le 28 novembre 1939, le premier ghetto de Pologne fut établi à Piotrkow.
- Le ghetto de Lodz fut établi le 8 février 1940.
- Le 27 avril 1940, Himmler, le chef des SS, mit en place le camp de concentration d'Auschwitz (en fonction dès le 20 mai).
- Le 15 novembre 1940, le ghetto de Varsovie fut fermé. A ce moment-là, environ 400 000 personnes se trouvaient dans le ghetto, parmi elles approximativement 100 000 enfants.
- Le 20 janvier 1942, la dernière étape de la destruction de l'ensemble des Juifs européens fut décidée lors de la conférence de Wannsee. L'élimination de 11 millions de Juifs fut planifiée.

Bientôt commencèrent les premières razzias et chicanes dans notre ville de Koziencie. Au milieu de la nuit, des appartements juifs furent attaqués, perquisitionnés et les hommes emmenés au travail. Des Juifs pieux avec des barbes et des papillotes, «Paies», furent chicanés sur les routes, insultés, rabaissés et ridiculisés à cause de leur religion. Ils furent rasés pour le plaisir par des Allemands et les Polonais, et parfois, leur

barbe fut même brûlée. Je me souviens de la nuit où les deux grandes synagogues furent incendiées par les Allemands. Nous sommes restés debout devant nos fenêtres en pleurant.

#### MON PÈRE FUT TABASSÉ

---

Je me souviens d'un jour lorsque ma mère ainsi que ma sœur, qui était encore dans la poussette, et moi-même sortions de notre maison sur la rue. Un cabriolet décapotable avec des officiers SS roula dans notre direction et s'arrêta pour nous demander où habitait Fersztand. Ma mère se présenta comme la femme de Fersztand. Nous dûmes retourner à notre appartement, accompagnés des SS. Ils perquisitionnèrent l'appartement et ils voulurent savoir où était notre père. Ma mère répondit qu'il était en ville, suite à quoi, les SS se retirèrent. Lorsque notre père revint à la maison, les officiers SS repassèrent et l'emmenèrent au commandement allemand. Lorsqu'il revint le soir même comme un homme brisé, ma mère apprit avec difficulté ce qui s'était passé. Il avait été misérablement battu, on lui avait montré un arbre et on l'avait menacé de pendaison, au cas où quelqu'un apprendrait un mot de ce qui s'était passé. Tout cela, je ne pus l'apprendre que grâce aux dires partiels, et sur une longue période, de ma mère. Ce soir-là, je me souviens qu'il revint à pied à la maison, blessé, peureux et désorienté. Il resta à jamais marqué par cet épisode. Et pour moi, cet événement marque un point de repère dans mes souvenirs. A partir de ce moment-là, les razzias de nuit furent toujours plus fréquentes, les maisons juives toujours plus souvent fouillées et les hommes qui étaient encore là conduits au travail. Quelques hommes décidèrent de s'enfuir en Russie. Mes parents parlaient souvent, avec nous les enfants, de cette possibilité de nous enfuir. Un jour arriva où mon père décida également d'aller en Russie. Je ne sais pas trop où il alla, ce qu'il fit, comment et avec qui il vécut là-bas. Je sais juste que ma mère répondit aux questions des Allemands durant les razzias nocturnes que son mari n'était pas revenu de sa captivité de guerre.

C'était une époque terrible, mais le pire restait encore à venir. A cette époque, des récits de déportation étaient déjà apparus. On racontait que dans les différents villages et villes, des Juifs étaient déportés au travail et que dans certaines villes, des ghettos étaient construits. On entendait beaucoup de choses et on ne voulait pas y croire, on ne voulait simplement pas connaître la vérité. Autrement dit, nous nous disions que c'était impossible et nous essayions de nous convaincre que jamais une telle chose ne se passerait dans notre lieu d'habitation – on mettait cela sous le boisseau.

Richard Glazar d'Allschwil (Bâle), un survivant de Treblinka, rapporta en 1994 dans son livre «Die Falle mit dem grünen Zaun» («Le piège avec la clôture verte») que les Juifs de Treblinka et d'Auschwitz étaient conduits directement du train de transport à la chambre à gaz et de plus par «des commandos juifs», sous la surveillance des SS. A la question de ce qui allait se passer avec eux, les accompagnants juif répondaient: «Dans une demi-heure, vous ne serez tous que fumée» – mais ça aussi ils ne voulaient pas y croire. L'Homme peut refouler jusqu'à ce point ce qui est désagréable et menaçant.

## UN GHETTO FUT CONSTRUIT À KOZIENICE

Mon père apprit en Russie ce qui nous arriva. Il décida de partager le destin de sa famille et retourna à Kozienice. Ensuite, les événements se précipitèrent. Un ghetto fut aussi construit à Kozienice. Nous restions dans notre appartement de trois chambres et deux familles de plus vinrent chez nous, étant dans l'obligation d'abandonner leur propre appartement. Nous n'avions pas d'eau courante et pas de toilettes dans l'appartement. Les toilettes étaient une fosse dans la cour, recouvertes d'une maisonnette de bois, comme une fosse à purin, qui devait être vidée périodiquement.

L'eau était apportée dans deux seaux sur une poutre d'une fontaine de la ville. Avant la guerre, il y avait un porteur d'eau juif, qui nous appor-

tait de l'eau. Il y avait tellement de Juifs pauvres dans la ville et c'était une MITZVAH, une bonne action, d'aider un pauvre avec un salaire, même avec seulement quelques centimes. Le vendredi ma mère préparait toujours un pourboire pour chaque personne qui sonnait, pour obtenir une NIVADA, un don du Shabbat, comme un mendiant dans ANATEVKA, aucun n'est parti les mains vides de devant notre porte.

Maintenant, toutes les institutions des habitants du ghetto devaient s'organiser et s'assumer elles-mêmes. Les hommes, qui devaient être mis à disposition hors du ghetto pour les Allemands, furent rassemblés par la police juive du ghetto et remis aux Allemands.

L'administration, les écoles, l'hôpital, la police, et les services sociaux étaient organisés et mis à disposition à l'intérieur du ghetto. Des décrets étaient émis par les Allemands et l'administration du ghetto juif devait les appliquer – on devait, pour ainsi dire, faire le sale travail pour les Allemands, comme devaient le faire les «Kommandos» à Auschwitz et à Treblinka. Par exemple on ordonna que tous les Juifs donnent leurs radios, et celui qui ne le faisait pas serait tué par balles. La plupart avaient peur de se voir tirer dessus, et déposèrent leurs radios. La même chose se passa avec les manteaux de fourrure et ceux qui ne l'avaient pas fait furent en effet tués.

A cette époque, ma mère et sa sœur, qui étaient les deux sages-femmes, travaillaient dans l'hôpital juif. Mes parents décidèrent de ne donner ni la radio ni la fourrure. Mon père détruisit la radio avec une hache, et les parties inflammables furent brûlées dans le four de l'hôpital pendant la nuit. Les fourrures furent découpées et brûlées de la même manière. Je suppose que la fumée qui sortait de la cheminée de l'hôpital paraissait moins suspecte aux Allemands. Ce sont de petits exemples, comment la résistance passive pouvait fonctionner. On trouva une fourrure chez une voisine presque au terme de sa grossesse. Elle eut de la «chance» de ne pas être tuée – comme punition pour son comportement elle fut jetée par les Allemands dans notre fosse septique dans la cour. Cet événement n'a jamais quitté ma mémoire. Est-ce-que la femme s'est noyée? Lorsque je me trou-

vai en Pologne pour la première fois il y a sept ans, je cherchai l'ancienne maison de mes parents. Maintenant le fils du propriétaire de l'époque y vit. Je m'informai au sujet de la femme de la fosse septique. Et j'ai appris qu'elle avait été sortie de la fosse quand les Allemands s'en étaient allés.

Une autre fois, les Allemands ont fouillé les appartements et les caves à la recherche d'objets de valeur. Ils ont fait emmener de notre cave notre précieuse porcelaine de Passa. Beaucoup de voisins ont regardé l'événement passivement, tous avaient peur pour leur vie et ne faisaient rien. Mon oncle, qui au début de la guerre me portait sur ses épaules à la maison, était également témoin de ce cambriolage. Il prit un caillou et voulut le jeter sur les Allemands mais fut retenu par les autres Juifs, de peur des représailles, 10 ou 100 pour un seul – comme à Lidice et à Oradour.

Dans le ghetto, on entendait des rumeurs, que dans d'autres villes, les ghettos auraient été supprimés et que les habitants étaient amenés à faire des travaux dans des lieux inconnus. On commença à sentir qu'une catastrophe se préparait, mais personne ne voulait encore vraiment le croire.

#### LES «SOI-DISANT CAMPS DE TRAVAIL» EN DEHORS DU GHETTO DE KOZIENICE

---

Chez nous dans le ghetto, on pensait ardemment à la manière dont on pourrait se sauver. A l'initiative de quelques habitants influents et supposés bien pourvus, un «soi-disant camp de travail» avait pu être érigé en dehors du ghetto de Kozienice. Cela se réalisa grâce à la corruption des fonctionnaires polonais. Quelques baraques furent érigées, un fil de fer barbelé installé, et quelques centaines de familles avec peu d'enfants furent transportées du ghetto au camp. Le camp semblait être surveillé par des policiers polonais. On a envoyé les personnes de là-bas au travail. Ce dont je me souviens est que les personnes étaient contraintes de creuser des tranchées et d'autres travaux inutiles de la sorte. Mes parents, ma sœur, et moi-même fûmes amenés ensemble à ce camp.

Grâce à leurs emplois, mes parents avaient des contacts avec bon nombre de Polonais et ils réussirent donc juste avant leur déportation dans le camp à nous envoyer, ma sœur et moi, dans une famille paysanne polonaise. Bien sûr contre paiement. Nous, enfants, allâmes dans cette famille paysanne et nous étions présentés comme des parents de Varsovie. Nos parents restèrent au camp. De ce séjour chez les paysans j'ai encore le souvenir des enfants chrétiens qui venaient souvent en visite et nous demandaient en premier qui nous étions. Nous étions les cousins de Varsovie, pourvus de parfaits noms polonais. «Cela ne joue pas, ce sont des juifs» dirent-ils, les Polonais avaient toujours pu sentir ces choses-là. Durant notre séjour dans la ferme, le ghetto de Kozienice fut dissout et les habitants furent déportés. Certains disaient qu'ils allaient être amenés dans un autre ghetto plus grand, alors que d'autres pensaient qu'ils allaient tous être déportés directement aux camps de Majdanek ou de Treblinka. Le «soi-disant camp» dans lequel mes parents vivaient devint alors une île dans un monde polonais hostile.

Peu après la dissolution du ghetto de Kozienice, des Allemands, accompagnés de policiers polonais, arrivèrent dans ce camp. Une partie des habitants furent casés en vitesse dans des camions et emmenés. Mon père fut parmi ceux qui furent déportés. Nous n'avons depuis lors plus rien entendu de lui. Ma mère resta au camp. Après que la famille paysanne eut appris le départ de notre père, elle ne voulut plus nous garder. Peut-être avaient-ils peur pour leur propre famille ou alors savaient-ils que notre mère, maintenant seule, ne pourrait plus payer. Cela ne dura pas longtemps jusqu'à ce que notre mère dut nous reprendre au camp. J'estime que nous avons dû rester en tout à peu près six mois chez les paysans.

#### EN ROUTE EN CAMION POUR SKARZYSKO AVEC MA MÈRE ET MA SŒUR

---

Un soir, des camions allemands arrivèrent au camp. On nous força tous à nous entasser dans les camions. Tout alla très vite, sous la menace et dans

le bruit, avec beaucoup d'aboiements de chiens. On nous entassa dans le camion, sans que nous sachions où on nous emmènerait. Certains appréhendaient de laisser leurs affaires derrière eux, mais tous craignaient surtout pour leur vie. Nous emmenaient-ils dans un autre camp de travail forcé ou notre tour était-il venu d'être exécuté? Je me trouvais dans le même camion que ma mère et ma sœur. Ma mère s'inquiétait surtout pour son diplôme de sage-femme qu'elle avait laissé derrière elle, le reste semblait lui être égal.

Nous voyageâmes de nuit et nous arrivâmes à la fabrique de munitions de Skarzysko avec toutes ses cheminées et ses caractéristiques menaçantes d'usines, qui étaient inconnues aux gens des petites villes; nous étions certains que notre tour était bel et bien venu. Nous fûmes débarqués et amenés dans le hall de l'usine. Il nous fut ordonné de remettre tous les objets de valeur, comme l'argent, l'or et les bijoux. Ceux chez qui de tels objets seraient découverts ultérieurement seraient fusillés sur place. Ensuite nous devons prendre une douche et être désinfectés.

Ma mère m'avait dit pendant le trajet en camion qu'elle avait cousu des objets de valeur dans mon manteau. Alors, lorsqu'ils nous menacèrent de nous fusiller, je pris peur. Quand ils commencèrent à me fouiller, pistolet à la main, je pris peur et dis: «Peut-être que j'ai quelque chose sur moi, en fait». Ils tâchèrent mes habits particulièrement longuement et trouvèrent finalement l'emplacement dans mon manteau, déchirèrent la doublure, prirent les objets de valeur, mais me laissèrent aller. Après cela nous dûmes nous doucher, hommes et femmes séparés. J'y suis allé avec les femmes. Nous arrivâmes dans une grande salle de douche et nous ne savions pas si c'étaient nos derniers instants. Le regard des femmes était dirigé vers le plafond où il y avait les pommeaux de douches. Vont-ils maintenant nous tuer? Ma mère nous tenait serrés, ma sœur et moi, à son corps nu. Les quelques minutes avant la mise en marche des douches, à l'extérieur, semblèrent durer une éternité mais l'eau finit par couler. Après nous reçûmes nos habits désinfectés et fûmes internés dans le camp de concentration de Skarzysko. Le camp était composé d'un certain nombre de ba-

raques et était clôturé avec un fil barbelé électrifié. Nous devions travailler dans l'usine de munitions.

Les baraques étaient divisées en plusieurs couloirs. De chaque côté des couloirs il y avait des sommiers superposés. Comme matelas, nous avions des sacs de paille et pour nous couvrir uniquement une couverture en laine. Le matin, nous étions réveillés tôt et expédiés en dehors des baraques pour l'appel. Souvent, nous devions rester planter pendant des heures sur la place d'appel, jusqu'à ce que les gardes soient d'accord sur le nombre de détenus. Ensuite, nous recevions un indescriptible bouillon chaud et notre ration de pain du jour. Les autres repas étaient constitués d'une soupe à l'eau à midi et encore du bouillon le soir, mais sans pain. Nous avions faim en permanence.

Une partie des prisonniers fut affectée au travail à la fabrique et une autre restait au camp pour s'occuper des baraques. Les enfants étaient un gros problème. Nous étions livrés à l'humeur de nos gardiens. Ils décidaient si nous étions capables de travailler ou si nous devions être liquidés. Les quelques tous petits comme ma sœur, elle avait 6 ans à l'époque, étaient cachés par les prisonniers qui restaient ou bien au moins ne les laissaient pas se faire voir par les gardiens. Nous les enfants plus âgés, j'avais 9 ans, nous nous disions plus âgés et essayions de faire des choses «utiles» en nettoyant, récurant le sol ou d'autres choses pour nous rendre utiles. Notre vie dépendait de notre capacité à prouver que nous pouvions déjà travailler.

#### OBERSTURMBANNFÜHRER KINNEMANN

Bien sûr, plein de choses se sont passées que je pourrais raconter, mais qui nous conduiraient trop loin. Néanmoins, j'aimerais mentionner ce qui reste encore aujourd'hui le plus impressionnant à mes yeux: la rencontre sur la place du camp avec un de nos gardiens accompagné d'un policier du camp, qui était Juif. «Que fais-tu là?» me demanda le SS Kinnemann. Il était petit, d'âge moyen avec une bosse, qu'il appuyait sous son uni-

forme chic. Il bougeait lentement, portait un uniforme noir, des bottes brillantes et son pistolet était accroché à sa ceinture. Il avait en permanence son fouet à la main droite. Il était craint de tout le monde dans le camp, mais tout spécialement par moi. «Pourquoi ne travailles-tu pas?» me demanda-t-il. «J'ai balayé jusqu'à maintenant mais j'ai froid et je n'ai pas de chaussures» répondis-je. «Je vais te fusiller alors» dit Kinnemann. Il sortit son pistolet et le pointa vers moi. Je commençai à pleurer pour le supplier de me laisser la vie sauve. Le policier juif qui accompagnait Kinnemann n'avait pas d'influence sur ce qui passait, il souriait, il riait même, comme si tout cela n'était qu'une plaisanterie, un jeu anodin. C'est peut-être le comportement jovial de son accompagnant juif qui convainquit Kinnemann de m'envoyer au diable, en me disant ces mots: «Si je t'attrape encore une fois, je t'abats.»

#### OBERSTURMBANNFÜHRER BARTENSCHLAGER

Inoubliables sont aussi les visites périodiques du camp par le SS Bartenschlager, craint encore davantage. Il venait en civil, avec un chapeau, un long manteau en cuir et le plus souvent avec beaucoup d'accompagnants. D'habitude, il venait le soir. Nous devions pour lui rester debout des heures durant sur la place d'appel, jusqu'à ce qu'il ait trouvé quelques femmes et qu'il les ait emmenées. Le lendemain, ces femmes, tuées, étaient ramenées au camp.

De temps en temps, quelques prisonniers tentaient de s'échapper de la fabrique. Ils y sont cependant rarement parvenus. Ou bien, ils étaient attrapés par les Allemands, ou bien ils étaient trahis par des Polonais et ramenés au camp. Pour nous intimider, ils étaient pendus sur la place d'appel devant l'ensemble des prisonniers. Nous devions regarder.

Plus tard, j'ai eu de la chance. J'ai reçu un travail, comme surveillant de porte, en dehors du camp, précisément dans un magasin où les Polonais venaient chercher leurs rations de nourriture. Ce magasin était rattaché au commandement allemand et beaucoup de voitures allemandes en-

traient ou sortaient par la porte. Toute la journée, j'ouvrais et refermais la porte, c'était un bon travail. Naturellement, les besoins me laissaient des pauses, durant lesquelles j'appris à dérober de la nourriture. De cette manière, mon travail a aidé ma mère, ma sœur et moi-même à survivre.

#### J'AI CONTRACTÉ LE TYPHUS

Un jour, j'ai contracté le typhus. Je fus admis à l'infirmerie du camp. Je ne sais pas combien de temps je suis resté alité là-bas, mais cela me paraissait clair que je devais me remettre sur pied le plus vite possible. Ma mère me rendait visite et me suppliait de rapidement recouvrer la santé, autrement ma sœur et elle-même mourraient de faim. Je retrouvai la santé et ai récupéré mon poste à la porte du camp. Nous sommes restés deux ans dans ce camp de concentration à Skarzysko. Malgré la peur par rapport à notre vie, à la faim, et l'angoisse de tomber malade, nous devions mettre un terme à l'invasion de rats dans les dortoirs. Cela n'était pas rare que les détenus se fassent attaquer par les rats. J'étais sans cesse tourmenté par des peurs. A la porte, je craignais que l'on me demande mon âge. Ce dont j'avais le plus peur, c'est lorsque je devais ouvrir au soldat SS Bartenschlager. J'avais également peur de me faire prendre en train de voler de la nourriture dans le magasin.

Il m'est impossible d'oublier le jeune Moshe, qui devait avoir peut-être seize ans à l'époque, et qui était charretier au camp. Il transportait les repas pour les Allemands et leurs assistants ukrainiens sur sa charrette attelée. La plupart du temps, il était accompagné par un Allemand. Je lui ouvrais la porte avec plaisir et Moshe souriait toujours lorsqu'il passait celle-ci. Durant une de ses rondes, son accompagnateur allemand joua avec son arme, laquelle tira inopinément. Les autres gardes vinrent à l'aide de l'Allemand, ils dirigèrent leurs armes sur Moshe, prêts à l'abattre. Son accompagnateur lui sauva la vie en expliquant à toute vitesse à ses collègues que cela avait été sa propre imprudence et que le coup de feu était parti tout seul. Cela aussi se passait parfois.

## FABRIQUE DE MUNITIONS DE TSCHENSTOCHAU

---

Lorsque, une fois de plus, les détenus durent se rassembler pour l'appel, on sentit que quelque chose de pas ordinaire se préparait. Après une longue attente sur la place d'appel, nous entendîmes un bruit léger mais qui devint toujours plus distinct. Des camions arrivèrent, qui devaient nous déporter. Tous les détenus furent poussés sur les camions et transportés à Tschenschochau. Tschenschochau (Częstochowa) était, et est encore aujourd'hui, une ville chrétienne de pèlerinage en Pologne, connue pour sa Vierge noire. Il est moins connu qu'il y avait là-bas des fabriques de munitions, auxquelles était rattaché un camp de concentration pour les Juifs.

Nous fûmes envoyés là-bas. J'y suis resté jusqu'en novembre 1944. La procédure de douche et de désinfection était semblable à celle de Skarzysko. J'allais de nouveau dans les douches des femmes. Nos regards étaient à nouveau dirigés vers le plafond, où se trouvaient les pommeaux de douche. Et par chance, c'est encore une fois de l'eau qui en sortit. L'aménagement du camp ne différait pas de ceux que nous connaissions déjà. Les détenus recevaient, chaque matin après l'appel, leur bouillie et leur ration de pain, et étaient emmenés en colonnes au travail dans les fabriques de munitions. Les rations de nourriture devinrent toujours plus petites, on avait constamment faim. Les habits devenaient toujours plus sales et n'étaient pas remplacés. Celui qui n'avait plus de chaussures bandait ses pieds avec des chiffons ou avec de la grosse toile. Les quelques enfants qui étaient encore dans ce camp devaient encore mieux se cacher, être encore plus attentifs, ne pas attirer l'attention et rester hors de la vue des gardiens.

A 11 ans, je me vieillissais à 14 ans et devais faire un travail de nettoyage dans le camp. Ma sœur se tenait encore cachée. Ma mère travaillait à une machine dans la fabrique de munitions. Je ne me souviens pas seulement de la peur permanente, mais aussi de la faim continue et du froid qui régnaient en ce temps. Une fois, j'ai essayé de dégouter quelques pommes de terre crues près de la clôture du camp. J'ai été attrapé par les

gardes, roué de coups et enfermé dans une cellule. Je ne sais absolument pas combien de temps cela a duré jusqu'à ce qu'ils me laissent à nouveau sortir.

## PLACE D'APPEL

---

Je me souviens de l'inspection inattendue menée par une colonne de voitures pleines de SS. Tous les détenus furent poussés hors des baraques pour aller sur la place d'appel («Appelplatz»). Encore une fois nous pensions que notre dernière heure avait sonné. Ma mère essayait désespérément de me sauver. Au moins un membre de la famille devait survivre, comment autrement, les générations futures seraient-elles informées de notre destin? Elle me suppliait de ne pas sortir avec elle sur la place. Je devais me cacher sous le sommier du bas, et dès que tous seraient partis je devais me cacher quelque part. J'ai fait ce qu'elle m'avait dit. Sous le sommier je pouvais entendre les hurlements de l'extérieur qui me faisait d'autant plus peur qu'alors il était clair que j'étais tout seul. Que devais-je faire maintenant? Serait-il possible qu'ils mettent le feu aux baraques quand tous les détenus auraient été déportés? Beaucoup de choses m'ont traversé l'esprit jusqu'à ce que j'entende avec soulagement en provenance de la place d'appel que les détenus pouvaient regagner les baraques. C'est un des nombreux événements dont je me souviens régulièrement.

Je me souviens d'une sélection de personnes un jour de novembre 1944. Beaucoup de détenus travaillaient à cette heure du jour dans la fabrique, ma mère y travaillait aussi. Ceux qui se trouvaient dans le camp furent rassemblés sur la place d'appel. Dans le cadre d'une rapide procédure on déterminait les détenus qui allaient être déportés vers l'inconnu, il n'y avait que des hommes, et j'en faisais partie. Ma sœur resta cachée dans le camp comme d'habitude. Quand ma sœur apprit que moi aussi j'allais être déporté, cette fille de 8 ans sortit de la baraque pour me faire ses adieux. Elle me donna le bout de pain de réserve caché par ma mère

pour le voyage. Nous pleurions tous les deux. Comment ma mère allait-elle se sentir, quand elle reviendrait de la fabrique et ne me retrouverait plus?

Il y avait assez de détenus pour remplir des tas de wagons pour bestiaux. C'était un très long train et dans les wagons il n'y avait quasiment que des places debout. En guise de toilettes nous avions un seau qui débordait souvent. Il n'y eut pas d'eau ni de pain pendant ce voyage vers l'inconnu. A l'exception de ce que nous avons pu prendre avec nous. Le seul contact avec l'extérieur était une trappe ouverte, à travers laquelle nous pouvions regarder. Si on réussissait à arriver jusqu'à cette place. De ce voyage me reste le souvenir de la soif, de la puanteur et de la peur d'être piétiné par les adultes. J'étais maintenant pour la première fois séparé de ma sœur et de ma mère.

## BUCHENWALD

---

J'étais avec beaucoup d'autres mais pourtant je me sentais seul. Je pleurais sans arrêt. Moshe, le jeune charretier du camp de Skarzysko me consolait: «Ne peux-tu pas enfin arrêter de pleurer?» Il répétait: «Nous allons bientôt retrouver ta sœur et ta mère). Il m'a consolé tout le long du trajet jusqu'à ce que nous arrivâmes après quelques jours à une gare qui s'appelait Buchenwald, là nous fûmes sortis des wagons. Entre temps l'hiver était venu et je pouvais me désaltérer avec la neige qui était par terre.

A Buchenwald j'ai reçu pour la première fois l'uniforme rayé des prisonniers. Je n'avais plus de nom, seulement le nombre 115110 comme signe d'identification. Quelques semaines plus tard, juste avant la libération, les détenus de Teschenstochau restant furent transportés au camp de concentration de Bergen-Belsen. Ma mère et ma sœur faisaient aussi partie du voyage, qui les conduisit par Buchenwald. Pendant 6 mois environ, jusqu'en avril 1945, je suis resté à Buchenwald. La peur, la faim, la brutalité et la solitude étaient mes seules compagnes. On sentait que la fin de la guerre approchait, mais pas si nous allions y survivre. Notre envie de sur-

vivre était renforcée par le désir de transmettre aux générations futures la vision de cette cruauté, que nous avons dû endurer. Elle devait servir de mise en garde, pour montrer ce qui se passe en cas de «Man's inhumanity to man», de l'«inhumanité des hommes envers les hommes», lorsque l'homme s'abaisse à un tel niveau profondément inhumain dans de tels méfaits vis-à-vis d'autres.

Les Juifs n'étaient plus les seuls qu'on amenait à Buchenwald. Des hommes de tous les pays occupés y étaient amenés et fait prisonniers. Il y avait ainsi aussi des prisonniers russes à Buchenwald. Un jour, j'ai entamé une conversation avec l'un d'entre eux, le major Boris Timafé. Il ne pouvait pas s'imaginer qu'à 13 ans je sois déjà prisonnier à Buchenwald. Il avait une place privilégiée dans son bloc et recevait plus de pain et de soupe qu'il partageait avec moi. Il me soutenait en me donnant le courage de survivre et il me promettait de chercher ma mère et ma sœur à la fin de la guerre. Il voulait nous emmener les trois dans sa famille en Russie. Plus tard il s'est cassé une jambe, a perdu ses privilèges et a brutalement disparu. Je ne sais pas s'il s'est fait tuer ou s'il a mis lui-même fin à ses souffrances. Je ne l'ai plus jamais revu. A Buchenwald des milliers de prisonniers russes ont été assassinés d'un coup de feu dans la tête alors qu'ils croyaient se rendre à un examen médical.

## DERNIÈRE SÉLECTION À BUCHENWALD

---

Au début du mois d'avril 1945, quand nous avons supposé la fin de la guerre et notre libération proches, une dernière sélection a été menée à Buchenwald. Un millier de détenus, principalement des prisonniers de guerre russes et des Juifs, ont été rassemblés quelques jours avant la libération du camp par les Américains. J'en faisais de nouveau partie. On fut transporté en grande hâte dans des wagons ouverts vers un but inconnu. Le trajet dura un mois entier. C'était le dernier mois de guerre.

Ce que nous avons encore subi pendant ce trajet, dépassait ce que j'avais vécu pendant les cinq dernières années. Le mois d'avril était froid,



humide et il neigeait. On était assis dans les wagons ouverts, dans nos vêtements rares et déguenillés, qui ne nous protégeaient pas du temps. On avait froid et parfois on ne mangeait pas pendant des jours entiers. Le train a été déplacé de lieu en lieu, de station en station, ici et là pendant quatre semaines. Parfois il restait immobile pendant un jour. Nous descendions alors pour ramasser de l'herbe pour nous faire une bouillie. Beaucoup sont morts à cause de la faim, du froid et des maladies. Les morts étaient entassés dans le wagon à côté du nôtre. Les hommes qui mouraient étaient toujours plus nombreux.

Il y avait périodiquement des alertes aériennes, car notre convoi était survolé par des avions alliés. Ils volaient bas, presque au-dessus de nos wagons, et les pilotes devaient avoir remarqué qu'il s'agissait ici d'un convoi de détenus. Nous les saluions avec énergie, les prisonniers de guerre russes en particulier s'étaient fait bien remarquer. Les avions ne tiraient jamais directement sur le train. Les gardes, qui s'étaient cachés entre les wagons et sous le train, n'ont jamais tiré sur les avions.

Nous étions plusieurs enfants juifs dans ce convoi. Les Russes, qui parlaient avec nous, nous encourageaient à fuir. Ils savaient que ce n'était qu'une question de jours avant que la guerre ne prenne fin. Une fois, cela alla tellement loin que les Russes essayèrent de persuader les gardes ukrainiens de laisser partir les enfants. Ça n'a pas suffi. «Ce sont tous des Juifs», dirent-ils, «ils doivent crever».

Après plusieurs jours sans manger, une soupe nous a été distribuée dans l'obscurité de la nuit. A la première gorgée, j'ai remarqué que ce liquide était imbuvable: le bouillon était plein de sel. Je ne l'ai pas bu. Beaucoup de ceux qui en avaient bu moururent le lendemain. J'ai gardé ma portion et l'ai diluée le lendemain matin avec de l'eau et de l'herbe.

Jorge Semprun, un ancien combattant de la Résistance française, plus tard prisonnier de Buchenwald, et après la mort de Franco ministre espagnol de la Culture, relate la même chose dans son livre «Le grand voyage». Une preuve qu'il s'agissait de l'une des stratégies des Allemands les moins connues pour tuer.



Mère Helen Fersztand avec sa fille Margie (photo prise à Bergen-Belsen 1946).



Margie à Bergen-Belsen, 1946.



Margie en Ohio, 1955.



Margie Fersztand (dans les années cinquante).

## THERESIENSTADT ET PUIS LA LIBÉRATION

---

Après ce long et éprouvant «voyage», le convoi arriva au camp de concentration de Theresienstadt avec peut-être un dixième du nombre initial de détenus. Ce devait être le 6 mai 1945. Les gardes allemands et ukrainiens s'éloignèrent du convoi, ils fuyaient. Les Tchèques, qui nous avaient vus, nous les survivants, dans le wagon, étaient effrayés par notre état. Ils nous aidaient avec tout ce qu'ils pouvaient faire pour nous.

Le 8 mai 1945, nous vîmes les premiers soldats russes, ils nous ont libérés.

Un autre problème commençait pour nous: nous étions des enfants, et nous étions seuls, nous ne savions pas où aller.

## DEUXIÈME PARTIE – NOUVELLE ÉPOQUE

### LES «BOYS»

---

Après la libération du camp de Terezin par l'Armée rouge, les 6 et 7 mai 1945, un nouvel ordre s'est très rapidement installé. Le commandement du camp tenait le camp encore verrouillé vis-à-vis du monde extérieur, pour que de possibles maladies ne se répandent pas à travers la population environnante et pour éviter toute épidémie. Les demandes d'autorisation, pour des désirs particuliers pour quitter le camp, devaient être déposées au bureau du commandement soviétique, qui normalement les acceptait. Une partie des occupants est encore restée un certain temps dans le camp; parmi eux beaucoup de Juifs polonais qui ne voulaient pas retourner en Pologne. La raison de ce comportement était le fait que l'information s'ébruait selon laquelle les Juifs qui étaient partis sur le chemin du retour avaient été confrontés à des réactions hostiles de la population polonaise, même à des menaces de mort.

Parmi ceux qui sont restés au camp, il y avait un groupe de jeunes et d'enfants qui n'avaient pas de parents, et qui en étaient réduits à leurs propres moyens. Ils avaient besoin d'aide pour régler leur quotidien, rester propres et conserver un certain ordre. Le camp libéré fut dirigé par d'anciens détenus, pendant que, dans les environs, un camp pour prisonniers de guerre était établi pour d'anciens occupants allemands. Les jeunes pouvaient exiger de la direction, en tout temps, que les anciens occupants allemands accomplissent leur travail quotidien.

### DOCTEUR GROAK DE PRAGUE

---

Le Docteur Groak, un ancien détenu de Prague, a commencé à organiser le futur des enfants et des jeunes. Que fallait-il faire des enfants qui

étaient désormais sans parents? Il était connu que le comité juif des réfugiés en Angleterre voulait envoyer en Europe, tout de suite après la fin de la guerre, de l'aide (argent, habits, nourriture, etc.) pour faciliter le sort des survivants juifs dans les camps. Les autorités britanniques n'ont pas consenti à cette sorte d'aide, au motif que, en Angleterre, il y avait un manque de tout et que beaucoup de choses étaient rationnées. Les autorités ont cependant accordé une autorisation pour l'accueil d'environ 1000 enfants et jeunes en dessous de 16 ans au Royaume-Uni – aux frais du comité juif.

### 732 GARÇONS ET FILLES

---

C'est ainsi que je suis arrivé en Angleterre comme l'un des 732 garçons et filles. Le 14 août 1945, nous avons embarqué dans un bombardier Lancaster, de Prague jusqu'à Carlisle, et nous nous sommes installés à Windermere (Lake District).

Après notre arrivée en Angleterre, nous avons été emmenés depuis l'aérodrome de Carlisle, au Nord de l'Angleterre, vers Windermere. Là se trouvait un lotissement vide, dans lequel avaient été logés, pendant la guerre, des travailleurs anglais qui avaient travaillé dans une fabrique d'avions, et qui pouvait maintenant être utilisé comme bâtiment de logements. Nous avons été installés et entretenus là par le comité juif des réfugiés, qui assumait les coûts. Chacun de nous habitait sa propre chambre, ce qui était un luxe inimaginable, après toutes les privations de l'année précédente. Nos responsables étaient en grande partie des réfugiés juifs d'Allemagne, qui étaient venus en Angleterre avant la guerre. Ils se sont occupés de nous avec beaucoup d'amour, et nous ont occupé pour la première fois depuis des années avec un programme quotidien, qui devait nous ramener vers une vie normale. Nous avons été auscultés médicalement et suivis pour les soins dentaires. Ils nous ont donné des cours d'anglais et nous ont appris les bons usages, que nous avions oubliés en partie après 5 ans dans divers camps de concentration.

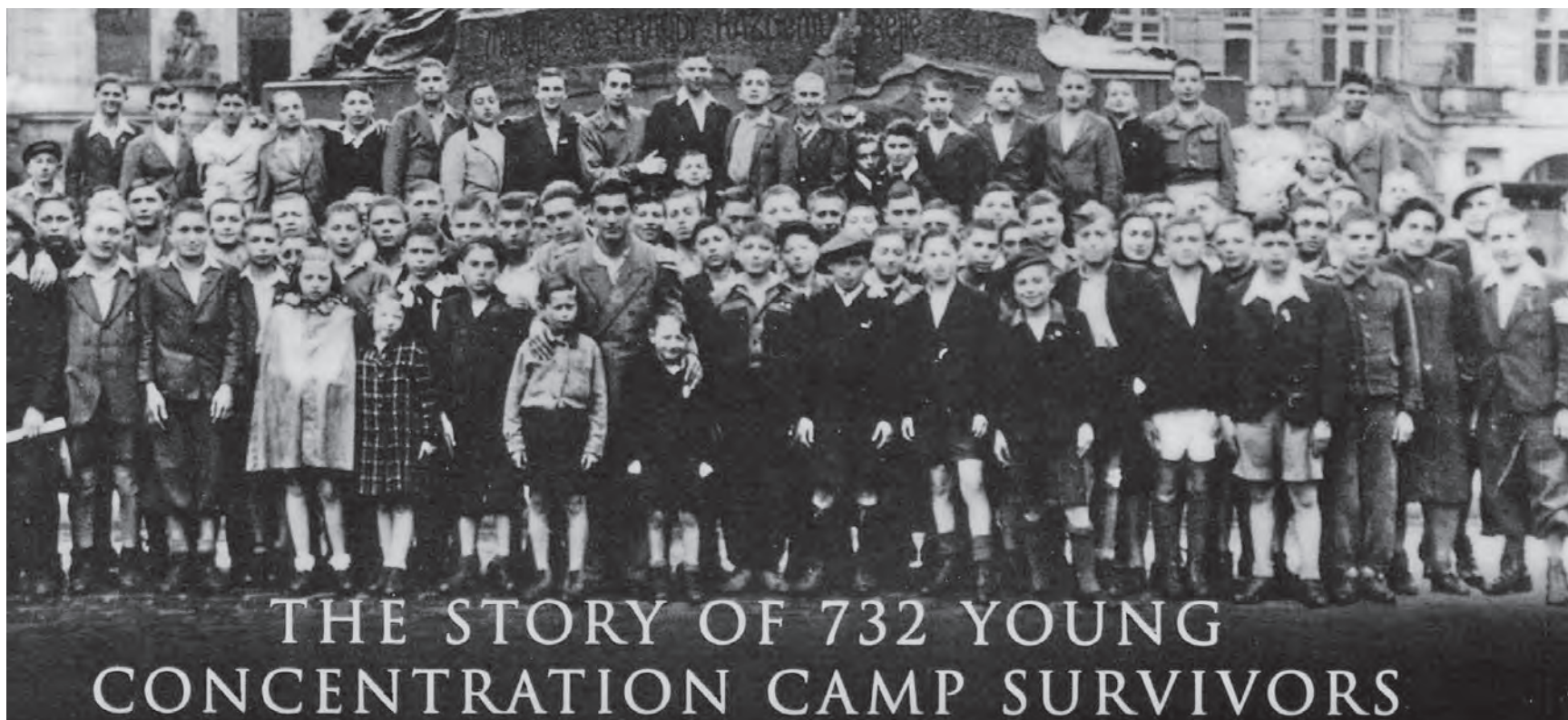


Photo de groupe «The Boys» à Prague avant le décollage pour l'Angleterre. Août 1945.

## UN MORCEAU D'HISTOIRE

Les «Boys» ont développé un incroyable sens de la camaraderie en Angleterre, qui nous a soudés pour toujours. Le groupe fête annuellement le jour de la libération un dimanche autour du 8 mai, dans un hôtel londonien par une grande fête et un dîner dansant. Cette manifestation fait renaître à nouveau l'esprit de camaraderie. Y sont conviées des personnes qui ont apporté pendant des années de différentes façons leur soutien et leur protection morale aux «Boys», ainsi que des personnalités connues du

monde politique et du reste de la société anglaise. Je me souviens d'une réunion à laquelle était présent le premier ministre britannique, Sir Harold Winston, en tant qu'invité d'honneur.

Des excursions en Israël sont périodiquement organisées aux dates les plus importantes du calendrier juif. Durant l'un de ces voyages, organisé à l'occasion du 50<sup>e</sup> anniversaire de la fondation d'Israël (1998), l'hôte d'honneur était Mme Reuma Weizman, épouse de l'ex-président Ezer Weizman. Depuis cette rencontre, Reuma Weizman devint une hôte régulière des manifestations des «Boys». Nous avons été flattés de constater



«The Boys» à Ascot 1946. Tout à droite Jakob Moncarz. Devant Jakob Fersztand.



Jakob Fersztand et Abraham Dichter (probablement à Ascot).

que cette relation a continué, même au moment où elle devint l'épouse du président israélien.

Ce soir-là, nous accueillîmes une visite impromptue. Au moment où tous les convives se levèrent, nous avons compris qu'il s'agissait d'un invité de marque, mais au moment où nous avons appris qu'il s'agissait du président israélien, nous nous sommes sentis très honorés. L'allocution



Oncle Henri Fersztand en soldat français.



Père Moses Fersztand avec des amis et des parents.

qu'il nous a tenue à ce moment-là n'avait rien du discours d'un chef d'Etat, c'était celle d'un ami; ce discours est aujourd'hui encore gravé dans ma mémoire.

Beaucoup d'entre nous ont cherché pendant des années notre protecteur de Terezin, le docteur Groak. Nous voulions retrouver l'homme qui avait rendu possible notre voyage en Angleterre. C'est seulement lorsque nous nous sommes rendus au congrès de 1988 en Israël, que nous l'avons retrouvé là-bas et que nous l'avons naturellement invité à cette rencontre. Retrouver cet homme, plus de 50 ans après qu'il nous ait aidés fut très touchant. Les mots qu'il m'avait dits 50 ans auparavant résonnent encore aujourd'hui dans mon esprit. Il m'avait dit: «Ty mluvíš česky jako stary Čech.», «Tu parles tchèque comme un vieux Tchèque.». Nous étions tous les deux aux bords des larmes.

Mais retournons au début de Windermeer. Nous avons été répartis dans toute l'Angleterre et installés dans divers hôtels. J'ai été envoyé pour un certain temps à Ascot, où j'ai passé quelques mois en compagnie d'un groupe de «Boys». Pour nous préparer à notre scolarisation, nous avions



Père Moses Fersztand tout à droite avec oncle Henri et oncle Abraham.



Manfred Heyman, un des «Boys» (photo prise à Ascot).

des cours d'anglais et d'autres disciplines. Ceux qui nous enseignaient étaient des élèves allemands arrivés en Angleterre avant la guerre et qui logeaient dans le même hôtel que nous. Puis plus tard, je suis entré pour la première fois dans une école régulière à Glasgow.

#### STRUCTURAL ENGINEER 1956

Plus tard, j'ai achevé mes études d'ingénieur en travaux publics et été admis en tant que *Chartered Structural Engineer* à l'*Institution of Structural Engineer* de Londres en 1956.

En 1959 je suis arrivé en Suisse par hasard. Ma femme, que j'avais rencontrée à Londres, étant Suisse, nous y sommes restés. En principe, par envie d'aventure, je voulais aller travailler dans une des filiales de mon bureau d'alors en Afrique, mais toutes les places étaient déjà prises. Puis j'ai reçu par hasard une offre de travail en tant qu'ingénieur dans un bureau à Saint-Gall. Je vis depuis ce moment-là en Suisse. Aujourd'hui je vis dans les alentours de Bâle.

#### AMIS ET FINALEMENT UNE PHOTO D'ERIKA ET DE MOI



A gauche Steve Wolkowic; un des «Boys» du Hillstreet Hostel à Glasgow (Sydney 2005). A droite. Beau-frère Leo Rosenfeld (Detroit).



Erika et Jakob Fersztand (prise environ en 1995).

## JAKE FERSZTAND

### EINE GESTOHLENE KINDHEIT

Es war ein langer und schmerzlicher Prozess, bis es Jake Fersztand gelang, seinen Hass gegenüber den Tätern zu überwinden. Er empfand jedoch weder Groll noch Rachegefühle, als er Ende 1997 vor einer reformierten Kirchgemeinde in Basel seine Geschichte erzählte. Er wollte lediglich einen Beitrag gegen die Leugnung des Holocaust leisten. Der vorliegende Bericht ist eine Transkription seines damaligen Vortrags. Der chronologisch angelegte Bericht ist durchsetzt mit immer wiederkehrenden Erinnerungen, vor allem an das ständige Hungergefühl und das Glücksgefühl, das sich einstellte, wenn es – allzu selten – gelang, eine Kartoffel zu ergattern.

Jake Fersztand wurde in Kozienice geboren, einer Kleinstadt 80 km südlich von Warschau. Von den 20000 Einwohnern war die Hälfte jüdisch. Seine Onkel und Tanten und deren Familien wurden alle während des Holocaust getötet. Sein Vater wurde auch deportiert, wahrscheinlich nach Treblinka.

Eine seiner ältesten Erinnerungen betrifft seinen Vater, der eines Abends als gebrochener Mann heimkam. SS-Offiziere hatten ihn verhaftet, gefoltert und ihm gedroht, ihn zu erhängen, sollte er je ein Wort von dem sagen, was ihm widerfahren war. Nachdem einige Männer den Entschluss gefasst hatten, in die UDSSR zu fliehen, um den Nazis zu entkommen, tat er es ihnen gleich. Bald kehrte er jedoch zurück, um das Schicksal seiner Familie zu teilen.

Als in Kozienice ein Ghetto errichtet wurde, durfte die Familie vorläufig in ihrer Wohnung bleiben. Auf Anregung einiger einflussreicher Ghettabewohner wurde ausserhalb des Ghettos ein «Scheinarbeitslager» errichtet. Seine Eltern wurden dorthin gebracht, ebenso andere Familien, während Jake und seine Schwester von einer Bauernfamilie, die in der

Gegend wohnte, aufgenommen wurden – gegen Bezahlung. Einige Monate später wurde das Ghetto aufgelöst; die Bewohner des Ghettos und des «Scheinarbeitslagers» wurden deportiert, darunter auch sein Vater, während die beiden Kinder vorerst bei der Bauernfamilie verblieben, die sie als «Cousins aus Warschau» ausgab. Kurz darauf weigerte sich die Bauernfamilie, sich weiterhin um Jake und seine Schwester zu kümmern, entweder, weil sie Angst hatten oder weil sie kein Geld mehr bekommen konnten.

Im Lager wurden sie wieder mit ihrer Mutter vereint. Kurz darauf wurden alle drei nach Skarzysko überstellt, in ein weiteres Lager, das einer Munitionsfabrik unterstellt war. Seine Schwester wurde von Häftlingen versteckt, während Jake als Torbewacher in einem Lebensmittelmagazin arbeitete. Er hatte vor allem Angst, dass sein richtiges Alter entdeckt werden könnte. Eine Begegnung mit einem SS-Mann ist ihm besonders in Erinnerung geblieben. Dieser zog seine Pistole, richtete sie auf ihn und drohte ihm mit Erschiessung, falls er sich noch einmal blicken lassen würde.

Von Skarzysko wurde die Familie nach Czestochowa abtransportiert. Dort mussten sie in einer Munitionsfabrik, die einem KZ angegliedert war, arbeiten. Er verrichtete Putzarbeiten, während sich seine Schwester versteckte. Der Hunger liess nicht nach. Im November 1944 wurde er zum ersten Mal von seiner Mutter und Schwester getrennt, die nach Bergen-Belsen transportiert wurden, während er nach Buchenwald gelangte.

In Buchenwald musste er erstmals die gestreifte Häftlingsuniform tragen und bekam eine Nummer zugeteilt: 115 110. Er spürte, dass das Ende des Krieges nahe war, bezweifelte allerdings, dass er dieses erleben würde. Wenige Tage vor der Befreiung wurden sie in ein weiteres Lager überstellt, diesmal nach Theresienstadt. Unterwegs gab es eine Suppe, die allerdings extrem versalzen war. Obwohl er seit einigen Tagen nichts mehr gegessen hatte, weigerte er sich, sie zu essen. Am nächsten Tag waren seine Kameraden, die die Suppe gegessen hatten, tot.

Im August 1945 verliess Jake Fersztand Theresienstadt und liess sich in Grossbritannien nieder.



## JAKE FERSZTAND

## STOLEN CHILDHOOD

It was a long time before Jake Fersztand could overcome his hatred of the Nazi perpetrators. And yet, he did not feel any resentment or revenge when he spoke before a reformed Church community group in Basle in late 1997. He wanted to react against attempts to deny the Holocaust. This narrative is a transcript of the speech he delivered in 1997. The chronology is interspersed with recurrent reminiscences, mainly of the persistent hunger and of the joy he felt whenever he was able to get hold – seldom enough – of a chunk of potato.

Jake Fersztand was born in Kozienice, a small town 80 km south of Warsaw. There were 20 000 inhabitants, half of them Jewish. All his uncles and aunts, and their families, were killed during the Holocaust. His father was deported as well, probably to Treblinka.

One of his earliest recollections: his father, returning home utterly broken down, after having been tortured and threatened with hanging if he revealed what he had been made to suffer. His son had witnessed his arrest by SS officers. Several men from the surroundings had fled from the Nazis to the USSR. His father did the same, but he soon returned to share his family's fate.

A ghetto was built in Kozienice, but for a while the family stayed on in their apartment. A mock work camp was established outside of the ghetto, thanks to intervention by influential inhabitants and bribe money. The Fersztand parents were taken there, like hundreds of other families. Jake and his little sister found refuge – for money – with a peasant's family in the surroundings.

A few months later the dissolution of the ghetto began, the prisoners were deported, likewise the workers of the mock work camp. Jake's father was also deported, whereas his children remained with the peasant and

his family, posing as «cousins from Warsaw». Shortly afterwards, Jake and his sister were refused shelter, either out of fear, or for lack of payment.

They went back to their mother at the camp. Shortly afterward, the three of them were transferred south, to another camp in Skarzysko under control of an ammunition factory. The other prisoners kept his sister sheltered. Jake, however, soon became supervisor of a food storeroom. Most of all he was afraid that his real age – 9 years – would be revealed. One encounter has stayed in his mind to this day: On the Appellplatz, during working hours he came across an SS man who pointed a gun at his temple. He said he would shoot him if he met him again.

From Skarzysko the whole family was transferred to Czestochowa, once more to a subcamp of an ammunition factory. Jack had to do cleaning work; his sister stayed under cover. He grew more and more hungry. For the very first time he was separated from his mother and sister in November 1944. He was sent to Buchenwald, they were sent to Bergen-Belsen shortly afterwards. In Buchenwald, for the first time, he was made to wear the zebra striped suit all prisoners wore, and he was given a number: 115 110. He realized that the end of the war was close, but he doubted he would still be alive to see it happen.

A few days before liberation, yet another relocation, this time to Theresienstadt. During transport they were offered a soup. Although he had not eaten for several days, he refused to swallow it, because it was much too salty. Many of his comrades gobbled it down. The following day he found out that they had died afterwards.

Jake Fersztand left Theresienstadt for Great-Britain in August 1945.